

Les Amis des Musées de Châteauroux



Bulletin n° 21 - 2018



Conseil d'administration

Bureau :

Président

D^r Christian Moreau

Vice- président

M. Jean-Claude André

Secrétaire générale

M^{me} Nicole Kervinio

Secrétaire générale adjointe

M^{me} Colette Ricci

Trésorier

M. Bernard Sainson

Trésorière adjointe

M^{me} Nicole Baillon

Chargé de mission

M. Gérard Moyaux

Déléguée au bulletin

M^{me} Anne Moyaux

Membre de droit :

M^{me} Michèle Naturel

(Directrice des musées de Châteauroux)

Autres membres :

M^{me} Marie-Claude André

M. Chayrigues de Olmetta

M. Jean-Louis Cirès

M^{me} Jocelyne Fourré

M. Paul Kervinio

M. Jean-Michel Lavaud

M. Jean-Pierre Lecubin

M. Jean-Pierre Naturel

M. Jacques Ricci

M^{me} Michèle Ridard

M. Jean-Marc Sala

M. Jean-Pierre Surrault

M^{me} Brigitte Tisserand

Membres d'honneur :

M. Michel Berthelot (membre fondateur)

M. Jean-François Piaulet (membre donateur)

Musée hôtel Bertrand

2 rue Descente des Cordeliers, 36000 Châteauroux

Site internet : <https://amismuseechateauroux.wordpress.com>

En couverture, une œuvre du musée : «La Tentation de Saint Antoine» d'après Hieronymus Bosch (1453 -1516)

Chers amis

Vous trouverez dans cette nouvelle édition de notre bulletin annuel un résumé des principales activités partagées en cette année 2018 ; notamment le voyage international à Vienne, le voyage à Rouen et les sorties dans notre région : Aubusson et Saint Genou. Ces sorties ont recueilli cette année encore une grande adhésion et se sont déroulées dans un esprit d'amitié qui constitue un fort encouragement pour les organisateurs. Nous nous efforcerons d'animer la vie de notre association en 2019 avec ce même esprit de partage de la culture et de l'amitié, en collaboration étroite avec nos partenaires du Musée, et avec les autres associations castelroussines qui se consacrent à l'étude de l'histoire et du patrimoine. Je souhaite aussi remercier de leur aimable participation financière nos fidèles sponsors que sont Grou-pama et le Conseil Départemental de l'Indre.

J'invite à nouveau tous les Amis des Musées à consulter régulièrement notre site internet, outil de communication essentiel sur lequel vous trouverez l'annonce de toutes nos activités et de celles du Musée (avec les informations pratiques correspondantes), mais encore les archives de toutes nos activités passées. J'insiste aussi sur l'utilité de procéder, via ce site, à votre inscription pour recevoir les emails automatiques vous informant de toute programmation nouvelle ; cette démarche (parfaitement sécurisée) vous assurera d'une rapide communication avec nous, et facilitera l'activité de notre secrétariat. Je vous rappelle l'adresse de notre site :

<https://amismuseechateauroux.wordpress.com/>

Bonne année 2019 à tous.

Le Président

Dr Christian Moreau



Séjour à Vienne du 04 au 08 septembre 2018

Colette RICCI

Vienne, une capitale magnifique et séduisante, découverte sous la conduite de Bibiane, une guide exceptionnelle. Peu de villes en Europe peuvent se vanter de posséder à la fois un art de vivre réputé et un éventail aussi diversifié de richesses architecturales et picturales sur un espace aussi ramassé. A Vienne tout se mélange harmonieusement, l'ancien et l'avant-garde, l'art traditionnel et l'art moderne, dans un décor majestueux datant surtout des XVIII^e-XIX^e siècles, façonné par la longévité du règne des Habsbourg, une des plus puissantes dynasties d'Europe.

L'impératrice Marie-Thérèse, son père Charles VI et l'empereur François-Joseph ont agrandi et embelli deux palais impériaux : Schönbrunn, le «Versailles» autrichien, résidence d'été à l'ouest de Vienne et la Hofburg, résidence impériale ancestrale au cœur de la cité.



Edifié à partir d'un pavillon de chasse de la fin du XVII^e, le château de Schönbrunn fut remanié à la demande de Marie-Thérèse. Les splendides salles d'apparat de style baroque-rococo participèrent au rayonnement en Europe de la monarchie austro-hongroise. Dans un proche bâtiment, un beau musée des carrosses.

Beaucoup plus ancien, le palais de la Hofburg, cet impressionnant patchwork architectural aux bâtiments érigés entre le XV^e et le XIX^e siècle, doit surtout son aspect actuel à Marie-Thérèse et à François-Joseph, l'œuvre d'embellissement de ce dernier



ayant été interrompue par la 1^{ère} guerre mondiale. Après avoir parcouru les somptueux appartements de François-Joseph et d'Elisabeth plus connue sous le nom de Sissi, nous sommes passés dans les six salles constituant son musée. Au-delà du mythe né de sa vie d'errance, de sa fin tragique et surtout de son incarnation au cinéma par Romy Schneider, le musée Sissi tente de donner une image plus réaliste de l'impératrice. Ont ensuite suivi la visite du musée de l'argenterie et de la porcelaine en usage à la Cour et celle de la magnifique salle d'apparat de l'ancienne bibliothèque impériale. Créée par Charles VI au début du XVIII^e siècle, cette salle est remarquable à la fois par ses dimensions et sa décoration exubérante d'un baroque à son apogée. La plupart des ouvrages qui y sont conservés proviennent aujourd'hui de la bibliothèque du prince Eugène de Savoie.

D'origine française, Eugène de Savoie fit construire au même moment le palais du Belvédère supérieur, également chef-d'œuvre de l'art baroque. N'ayant pu obtenir du roi de France Louis XIV le commandement d'un régiment, il avait offert ses services aux Habsbourg et s'était couvert de gloire avec une moisson de victoires contre les Turcs mais aussi contre la France. Dans cet édifice d'apparat consacré aux réceptions du prince, nous avons admiré, dans un superbe écrin, des



œuvres d'artistes de la Sécession Vienne comme Egon Schiele, et surtout la plus grande collection au monde de tableaux de Gustav Klimt, dont le célèbre Baiser de 1897.

L'érotisme, sujet tabou, mais objet de recherches de Sigmund Freud, eut un impact sur la peinture de Klimt et celle des artistes de la Sécession : mouvement

concomitant à la fondation de la psychanalyse, opposé au conformisme académique artistique et prônant la liberté de création. De la même manière que Freud tenta de rendre compte des effets du désir sur le psychisme, la Sécession chercha à rendre compte de ces mêmes effets sur le



corps. Cet érotisme fut abordé par Klimt avec une sensibilité qui a embelli les femmes par l'utilisation d'une palette de couleurs vives à laquelle il intégra l'or, élément du sacré et de la séduction, dans une profusion d'éléments décoratifs.

Autre grand pôle culturel incontournable de Vienne, le musée des Beaux-arts, bâtiment de style Renaissance italienne édifié en 1891 pour rassembler l'énorme collection d'art des Habsbourg. Intérieurement, l'édifice est une splendeur par la décoration de sa magnifique cage d'escalier, la diversité et la richesse des œuvres présentées.



Au rez-de-chaussée, les objets précieux provenant du cabinet impérial de curiosités sont superbes ; parmi eux, la ravissante Salière en or de Cellini créée pour le roi de France François Ier qui l'offrit à l'archiduc Ferdinand II en remerciement pour service rendu. A l'étage, des toiles d'une grande valeur artistique. Nous y avons admiré, la plus importante collection au monde d'œuvres de Bruegel l'Ancien : les peintures du cycle des saisons, la série sur la vie paysanne, etc., mais aussi des Dürer, des Rembrandt, des Vermeer, des Rubens, etc., et les surprenantes têtes anthropomorphes des saisons et des éléments d'Arcimboldo où l'artiste a mêlé l'animal, le végétal et l'humain.

La cathédrale Saint-Etienne des XIV^e-XV^e siècles, au cœur du centre historique, semble atteindre le ciel par sa flèche gothique de près de 137m, tant l'espace environnant est exigu. Elle se reflète de manière élégante dans la proche façade de la partie vitrée de la surprenante maison Haas érigée en 1990. Outre l'élévation accentuée par l'étroitesse de la place, la caractéristique de la cathédrale est sa toiture en tuiles vernissées polychromes avec des motifs géométriques du plus bel effet. Ceux qui choisirent de la visiter purent apprécier son plan original en trois nefs d'égale hauteur, partagées sous des voûtes à liernes par des piliers élancés à la base desquels sont adossés des autels baroques. La chaire sculptée de la fin XV^e est une merveille de dentelle de pierre enroulée autour d'un des piliers médians ; remarquable aussi le retable *de la Vierge* du XV^e dans le fond de l'abside latérale gauche.

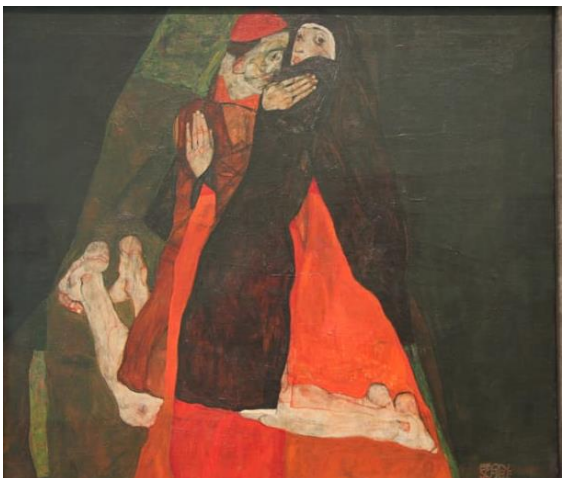
Dans la crypte non visitée, sont conservés les cœurs des souverains Habsbourg tandis que les corps reposent depuis le début du XVII^e siècle dans des sarcophages en métal ouvragés déposés non loin, dans la crypte du couvent des Capucins. Le plus majestueux est sans conteste celui dans lequel ont été inhumés conjointement Marie-Thérèse et François de Lorraine ; le plus surprenant est celui de Charles VI orné de crânes couronnés ; les plus émouvants sont ceux de François-Joseph, Sissi et leur fils Rodolphe, fleuris par des mains anonymes.

Sous le long règne de François-Joseph, les remparts qui corsetaient la ville, furent abattus pour laisser place à un large boulevard circulaire, le Ring, qui marqua au milieu du XIX^e l'entrée de Vienne dans la modernité. De nombreux édifices publics imposants, de style académique eclectique, s'alignèrent le long de son tracé : le parlement, l'hôtel de ville, l'Académie des Beaux-arts, l'opéra, l'université, etc. Ces styles traditionnels, à l'image de la société conservatrice viennoise de la fin du XIX^e, étaient étouffants pour un groupe d'artistes qui aspiraient à s'en libérer. Ainsi naquit en 1897 le mouvement de la Sécession Viennoise. Sa devise «A chaque époque son art, à l'art sa liberté» fut inscrite au fronton du pavillon de la Sécession qu'ils érigèrent comme temple

de l'Art Nouveau. Son architecture rompait avec les formes existantes : des carrés et des rectangles blancs juxtaposés, au décor dépouillé, surmontés d'un dôme de treillis de feuilles de laurier en fer forgé dorées. Se détachant sur un ciel bleu azur, l'originalité et la beauté pure de ce bâtiment ne nous laissèrent pas indifférents. A l'intérieur, la célèbre frise de Gustav Klimt rendant hommage à Beethoven au travers d'une transcription picturale très innovante de sa Neuvième Symphonie. Est représentée l'humanité à la recherche du bonheur qui, pour être atteint, doit combattre, grâce à l'aide d'un valeureux chevalier, les forces maléfiques ; l'Art la conduira au bonheur figuré par un couple enlacé entouré du chœur des anges du paradis.



Après le pavillon de la Sécession, le musée Léopold, simple cube en calcaire blanc, riche de trésors de l'Art Nouveau avec des œuvres de Klimt, mais surtout le plus grand nombre de réalisations au monde d'Egon Schiele. Après avoir admiré Klimt, Schiele s'en était éloigné pour créer des compositions érotiques épurées, outrageantes aux bonnes mœurs, ce qui lui valut quelques semaines de prison. Parmi les toiles exposées, Le Cardinal et la Nonne de 1912, réplique provocante au Baiser de son ancien mentor.



Fasciné par le corps humain, par sa précarité et par les pulsions dont il était l'objet,

son œuvre exprime crûment la sexualité et les tourments de l'âme.



Autre membre célèbre de la Sécession Viennoise, l'architecte Otto Wagner, auteur de plusieurs édifices dans la ville, dont sa villa d'été construite près de Schönbrunn.

Réalisée à la fin des années 1880, c'est encore un bâtiment de transition entre la villa Renaissance italienne, avec en façade du corps principal un haut portique à colonnade, et l'Art Nouveau dans la décoration intérieure.

Aux extrémités, une des deux ailes en véranda possède des vitraux de style Tiffany illustrant la forêt viennoise au fil des saisons : un pur enchantement ! En 1972 la villa fut rachetée et restaurée par Ernst Fuchs, artiste fondateur de l'école du réalisme fantastique. Ses œuvres, exposées dans la villa devenue musée, entremêlent symboles mythologiques et religieux dans une atmosphère de rêves oniriques ou monstrueux, un mariage audacieux dans le décor Art Nouveau d'Otto Wagner.

C'est au 1^{er} étage d'un immeuble cossu situé 19 Berggasse, proche de l'université de médecine, que Freud aménagea en 1891 son appartement privé et son cabinet de travail en qualité de neurologue. Il le quitta en 1938, année de l'Anschluss, pour fuir le nazisme et s'installer à Londres où il mourut. Ayant exercé en qualité de psychiatre et produit un ouvrage sur Freud, notre Président Christian Moreau fut heureux de nous présenter le personnage, son évolution vers la psychanalyse et nous commenter les nombreux documents exposés.

Dès le hall d'entrée, l'atmosphère d'antan devint palpable avec la présence au portemanteau du chapeau et de la canne du professeur, tout comme dans le salon d'attente au mobilier rapatrié de Londres par sa fille Anna. Des photos grand format restituent son bureau à l'époque où il y travaillait, entouré de sa collection d'antiquités : quelques pièces offertes par sa famille peuvent être admirées dans une vitrine du salon d'attente. Parce que d'origine juive, il lui fallut longtemps attendre avant d'être nommé professeur en 1902 à l'université où Bibiane nous fit faire une incursion surprise après la visite du musée.

La capitale autrichienne ne se réduit pas à ses palais et à ses musées, aussi somptueux soient-ils ! Nous ne pouvions repartir sans avoir goûté à ce fameux art de vivre viennois. Le café fut la 1ère étape incontournable. Une halte en cours d'après-midi dans le célèbre établissement Sacher, le temps d'une dégustation dans un salon au décor raffiné, qui nous plongea dans l'époque impériale. Etape tout aussi incontournable, la soirée dans une guinguette à Grinzing, charmant village viticole dans les collines de la forêt viennoise.

Dans un cadre de vieille auberge, un repas, avec charcuteries et vins locaux, nous fut servi dans une ambiance musicale festive faite de chansons populaires viennoises accompagnées d'un violon et d'un accordéon. Impossible aussi de ne pas assister à un concert de musique classique. C'est au Kursalon, charmant palais du XIX^e où les viennois valsaient au temps de Strauss, que nous avons passé une très agréable soirée avec un orchestre jouant des œuvres de Strauss fils et des extraits d'opéra de Mozart, morceaux agrémentés par un couple de danseurs et un duo de chanteurs ténor-soprano. Incontournable enfin, une matinée au manège d'équitation de l'école espagnole de la Hofburg, pour assister dans un très beau décor XVIII^e siècle, à l'entraînement des célèbres étalons lipizzans, qui enchantèrent les amateurs de chevaux.

Avec ses palais majestueux, ses nombreux musées regorgeant de merveilles, l'ancienne capitale de l'empire austro-hongrois a su conserver son faste et sa splendeur d'antan. Un riche séjour qui, pour longtemps, demeurera dans nos mémoires.



Découverte de Rouen Les 19 et 20 avril 2018

Josiane DORMANT

Après une arrivée mouvementée à Rouen, conséquence de manifestation de cheminots, c'est sous les ardeurs d'un soleil estival que nous avons commencé notre visite par une promenade dans les rues étroites et heureusement ombragées de la vieille ville en admirant les magnifiques maisons à colombage : on en compte 2500 dont encore 100 d'époque médiévale, ce qui fait de Rouen une des villes de France les plus représentatives de ce patrimoine ancien.

Tous les styles d'architecture sont représentés, du Moyen-Âge à l'époque classique en passant par la Renaissance pour arriver à l'époque moderne due à la reconstruction de la ville suite aux terribles bombardements alliés de 1944 dont Rouen a beaucoup souffert.

Notre première visite guidée fut celle, un peu macabre, de l'ancien cimetière ossuaire de l'Aître St Maclou (du latin atrium), car se situant à l'entrée de l'église paroissiale. Il se présente sous la forme d'un vaste quadrilatère de maisons à colombages de 32 m sur 48 m entourant une cour où furent enterrés les morts de la Peste noire de 1348 qui décima la ville, la France et même l'Europe. A la suite d'une nouvelle épidémie de peste au XVI^e siècle il devint nécessaire d'en augmenter la capacité en déterrants les ossements pour les entreposer dans un ossuaire situé sous les combles des galeries supérieures entre 1526 et 1705. Les poutres de ce quadrilatère ornées de crânes, d'ossements et d'outils de fossoyeurs rappellent de façon sinistre la vocation de cet étrange ensemble. C'est une des dernières nécropoles médiévales d'Europe en centre-ville.

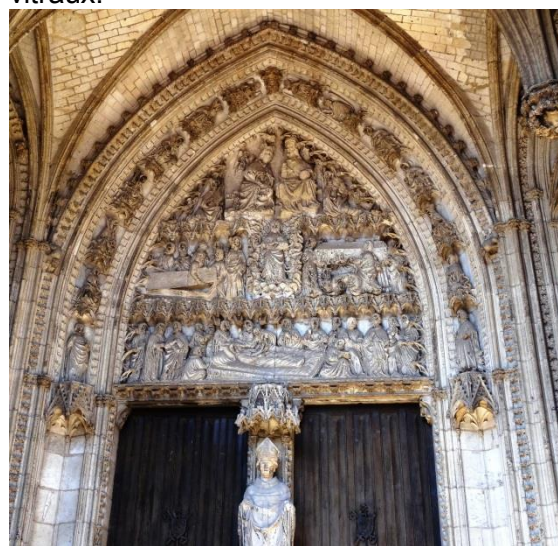
Puis nous avons flâné agréablement dans les rues de la vieille ville dont certaines maisons médiévales témoignent de la vocation textile de Rouen qui fit sa richesse dès le Moyen-Âge. En effet, ces maisons sont situées dans la rue Eau de Robec où coulait autrefois un ruisseau permettant le traitement des draps de

laine et des peaux. Ceux-ci étaient ensuite mis à sécher dans des galeries ouvertes au dernier étage des maisons que nous pouvons encore voir maintenant.

L'essor économique de Rouen fut consécutif au commerce fluvial sur la Seine puis aux manufactures de textile jusqu'à en faire la deuxième ville la plus importante de France après Paris.

Nous sommes arrivés ensuite à l'abbatiale St Ouen des XIV^e et XV^e siècles qui fut l'église de l'un des plus puissants monastères bénédictins de Normandie entre les XIV^e et XVI^e siècles.

Bien que la visite intérieure en fût malheureusement écourtée par notre guide allergique au concert d'orgue qui s'y déroulait, nous avons pu cependant admirer les dimensions impressionnantes de la nef de 80 m de long sur 33 m de haut. Son élancement ajouté à l'étroitesse de la nef donne une impression de gigantisme et une allure de cathédrale inondée de lumière par la multitude de vitraux.



Vite revenus à l'extérieur nous avons pu contempler plus longuement le porche des Marmousets datant des XIV^e et XV^e siècles. La statue de St Ouen (641-684) juchée sur le trumeau accueillait autrefois les processions. La façade harmonieuse néo-gothique (1848-1852) est l'œuvre de l'architecte Henry Grégoire.

En nous dirigeant ensuite vers le musée Flaubert et tout en continuant notre promenade dans le centre historique, nous

avons pu admirer le Parlement de Normandie dont la façade, véritable dentelle de pierre, flamboyait sous le soleil estival. C'est le plus important édifice civil gothique de France construit à la fin du Moyen-Âge.



Il fut en partie reconstruit après les violents bombardements alliés qu'a subis la ville lors de sa libération en 1944. Ce majestueux ensemble abrite maintenant le Palais de justice.

Non loin se trouve le Gros Horloge : ensemble architectural constitué d'un beffroi gothique, d'une arcade surmontée d'une très belle horloge et d'une fontaine du XVIII^e siècle. Sous l'arcade Renaissance se trouve une très belle sculpture représentant le Bon Pasteur entouré de nombreux moutons qui rappellent l'importance de la laine pour l'industrie textile de Rouen et la richesse qui en découlait.

Cette première journée à Rouen devait se terminer par la visite guidée du Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine dans le pavillon de l'Hôtel Dieu où le père de Flaubert occupa un poste de chirurgien. C'est là que naquit l'auteur de Madame Bovary en 1821 et où il vécut pendant 25 ans.



Nous fûmes accueillis dans la salle à manger de la famille Flaubert par une sémillante vieille dame de 86 ans, qui enchantait notre visite par des anecdotes

pittoresques et touchantes sur la vie de Gustave Flaubert, l'enfant terrible de la famille.

C'est dans cet univers médical qu'il écrivit ses premières œuvres de jeunesse : Un parfum à sentir, Rêve d'Enfer, Smarth et Mémoires d'un fou.

Puis, nous avons déambulé dans 11 salles de ce musée, dédiées à l'histoire de la médecine du Moyen-Âge au début du XX^e siècle et qui sont autant de cabinets de curiosités. Parmi ces collections variées et insolites nous avons remarqué un lit de malade de 6 places !, un perchoir à sangsues, des reproductions de crânes en cire dont un, sosie de Gollum, la créature nue et rampante du Seigneur des Anneaux. Egalement un mannequin d'accouchement du 18^e siècle que l'on promenait de village en village pour informer les femmes.



Mais ce qui nous a le plus émus fut la salle dédiée aux bébés abandonnés que l'on plaçait dans une sorte de boîte à tambour encastrée dans la porte de l'hôpital. Dans l'espoir de retrouver son enfant un jour, la mère plaçait dans les langes du bébé un signe de reconnaissance, ruban ou document, dont elle gardait la moitié. Nous avons vu ces témoignages émouvants exposés dans des vitrines, Malheureusement la mère avait peu de chances de retrouver son enfant car beaucoup mouraient suite aux mauvais soins des familles à qui ils étaient confiés.

La deuxième journée commença par la visite guidée de la cathédrale Notre Dame commencée en 1030 et achevée en 1506. Elle fut construite sur les fondations d'une basilique du IV^e siècle et d'un ensemble roman du XI^e siècle. Elle résume l'évolution de l'art gothique depuis le XII^e siècle. Sa flèche de fonte s'élève à 151 m, c'est la plus haute de France depuis le XIX^e siècle et c'est à ce jour la 3^{ème} plus haute église du monde. Mais la merveille de la cathédrale est sans conteste la façade Ouest, véritable dentelle de pierre de style gothique et gothique flamboyant avec entre autre un admirable arbre de Jessé.

Notre attention fut aussi attirée par la tour

du Beurre au sud de la façade érigée entre 1485-1506, ainsi appelée à cause de la couleur plus jaune de la pierre ou bien parce que financée par les aumônes versées pour compenser le droit de consommer des laitages pendant le carême.



La façade occidentale de la cathédrale est mondialement connue grâce aux 28 tableaux de la série des cathédrales peints par Monet entre 1892 et 1893 à différents moments de la journée. Il avait installé son atelier au premier étage du Bureau des Finances, face à la cathédrale, belle maison du XVI^e siècle qui abrite maintenant l'Office du Tourisme.

Notre visite se poursuit à l'Historial Jeanne d'Arc situé dans le palais archiépiscopal, contemporain de la construction de la cathédrale et jouxtant celle-ci au nord. Ce musée ouvert en 2015 fait voyager le visiteur dans le temps du XI^e au XV^e siècles. Le visiteur passe de cryptes romanes en cryptes gothiques, dans les salles de service et les combles où nous est contée l'histoire de Jeanne avec une scénographie moderne par le biais de nombreux dispositifs multimédias qui le prend à témoin de cet événement fondateur de notre histoire.

C'est dans ce palais que fut prononcée en 1431 la condamnation de Jeanne et où se déroula son procès en réhabilitation en 1456.

N'en déplaise aux esprits chagrins et aux révisionnistes qui voudraient que Jeanne d'Arc ne soit qu'une légende, force est de constater, par ce rappel historique, qu'elle est certainement un des personnages historiques anciens de France des plus documentés et des mieux renseignés grâce à ses trois procès : celui de Poitiers



et ceux de Rouen où les nombreux témoignages furent consignés de la façon la plus crédible et authentique qui soit.

De l'histoire nous passons au mythe avec la visite de la Mythothèque où le public découvre comment l'histoire et les hommes ont mémorisé et «récupéré» la destinée de Jeanne en faisant d'elle un symbole. Il est fort étonnant d'ailleurs, alors que Jeanne fut adoubée par de nombreux courants de pensée qu'elle n'ait pas encore été reconnue comme pionnière du mouvement féministe : jeune fille de 17 ans en 1429 qui osa porter des vêtements d'homme, revêtir une armure et combattre à la tête d'une armée pour délivrer la France !

Nous avons ensuite rendez-vous au restaurant du musée des Beaux-Arts où nous avons déjeuné somptueusement installés sous la verrière du musée auprès de la réplique du tombeau de Géricault né à Rouen en 1791.

Créé en 1801 c'est un des principaux musées de région de France. Ses collections permanentes se déploient sur soixante salles, les XVII^e et XIX^e siècles étant particulièrement bien représentés.

Parmi ses richesses, le musée possède notamment un exceptionnel ensemble de toiles de la donation François Depeaux de 1909, ce qui le place au premier rang des musées de province pour l'impressionnisme. Notre guide nous a montré et commenté divers chefs d'œuvre dont, entre autres, le Christ à la colonne du Caravage, le Bain de Diane de François Clouet où transparaissent des allusions politiques de cette époque. Bien sûr, Claude Monet est présent avec pas moins de onze tableaux dont la cathédrale de Rouen et la rue St Denis le 30 juin 1878 où nous nous sommes amusés à retrouver l'inscription «Vive la France» très difficile à déceler dans la forêt de drapeaux. Ce musée mériterait qu'on s'y attarde bien plus longtemps et une heure nous parut bien trop courte !

Rouen, ainsi que tant d'autres villes de France, est un des fleurons de notre culture, de notre histoire et de notre patrimoine dont la richesse ne cessera jamais de nous émerveiller. Ce séjour nous a donné envie d'y revenir pour approfondir et découvrir d'autres trésors qu'elle recèle.

Sortie à Saint-Genou le 1^{er} juin 2018

Olga JEANNOT

A 13h30 tous les membres du groupe sont prêts à partir pour la visite organisée par Jean-Pierre et Michèle Naturel que nous tenons à remercier chaleureusement. La météo est avec nous : il ne pleut pas et la température est plutôt agréable.

A Saint-Genou, nous sommes accueillis par Gérard Guillaume qui nous expose le programme de l'après-midi. Les deux heures et demie de visite se dérouleront comme suit : en premier lieu la lanterne des morts, puis la maison de Rabelais, enfin l'église avec évocation de l'ancienne abbaye. Nous mesurons la chance d'avoir pour guide Gérard Guillaume, un historien reconnu, spécialisé dans l'art roman du Berry sud.

Il est vraisemblable que les lanternes aient été des fanaux funéraires. Cette coutume héritée du paganisme est reprise par les premiers chrétiens pour qui la mort n'est que le passage de l'ombre vers la lumière céleste. Les tombeaux d'alors s'ornent de bougies qui, au fil du temps, sont remplacées par des lanternes. Ces édifices en forme de tour généralement creux, construits au milieu des cimetières, mesurent plusieurs mètres de haut et sont surmontés d'un fanal et d'une croix.

La lanterne de Saint-Genou se trouve à l'emplacement de l'ancien cimetière paroissial d'Estrées, ancien nom de la commune de Saint-Genou, dont il ne reste aucun vestige. Sa construction remonte au XIII^e siècle, mais nous ne possédons au-



cune date précise. Elle mesure huit mètres trente de hauteur et un mètre quinze de diamètre. Son soubassement est composé de deux cônes tronqués à base octogonale. On suppose qu'elle servait à annoncer les décès et devait aussi, selon la croyance chrétienne, servir de guide au défunt dans son voyage vers l'au-delà. La lampe était hissée au sommet à l'aide

d'une poulie. Les lanternes des morts sont très inégalement réparties sur le territoire français. Elles sont assez nombreuses dans le sud-ouest. Le département de l'Indre en possède deux : l'une à Ciron et l'autre ici à Saint-Genou. En analogie avec les phares de mer, ces curieux édifices ont parfois été comparés à des « phares de terre » étant donné leur rôle de guides.

Nous nous dirigeons ensuite en bus vers le centre-bourg de Saint-Genou où nous nous rendons d'abord vers une grande bâtisse de la fin du XV^e siècle, dite « maison de Rabelais », proche du mur d'enceinte de l'ancienne abbaye aujourd'hui disparue. Il s'agit d'une propriété privée, le propriétaire nous ayant gentiment autorisé à pénétrer dans la cour-jardin pour contempler son attrait principal, l'ornementation de la porte d'entrée.



Son caractère monumental et sa grande richesse décorative (mélange de gothique et de Renaissance) nous permettent de supposer que sa place initiale était ailleurs : portail d'entrée de la propriété ou porte d'accès à l'abbaye ? Nous n'en savons rien. Ce portail présente un très grand intérêt artistique. L'écusson central est flanqué de deux statues de saints : à gauche sans doute celle de sainte Catherine, hélas décapitée, à droite celle d'un

saint difficile à identifier. On sait finalement assez peu de choses sur cette maison, si ce n'est que Rabelais s'est rendu maintes fois à l'abbaye pour visiter son ami Antoine de Tranchelion, abbé du monastère, « bon buveur », cité dans plusieurs passages de « Gargantua ». D'ailleurs Rabelais a situé la maison de la nourrice de Gargantua au hameau de Brisepaille tout proche d'ici. D'autre part, les nombreuses « déportures » de Gargantua en Brenne attestent de ses fréquents passages en Berry lorsqu'il se rendait du Limousin à sa Touraine natale. Après avoir remercié le propriétaire pour son bon accueil, nous rejoignons l'église voisine, un des rares vestiges de l'abbaye.

Nous abordons maintenant la troisième et dernière partie de notre excursion : l'église et l'évocation de l'ancienne abbaye Notre-Dame. Sa fondation remonte au IX^e siècle. Elle est due à Wilfred, comte de Bourges et Ode son épouse qui installèrent à cet endroit un foyer bénédictin près de la voie romaine reliant Déols à Tours. De l'antique « strata » devenue plus tard Estrée, ne subsistent que deux tours tronquées de l'enceinte et une partie de l'église abbatiale.

Quant à saint Genou, c'est un personnage mal connu, un noble romain envoyé par le pape pour évangéliser la région au III^e siècle. On lui attribuait certains pouvoirs dont celui de guérir « le mal des Ardents » dû à un parasite du seigle, céréale nourrissant les pauvres, qui s'attaquait à leurs membres. Ceci explique que de nombreux pèlerinages avaient lieu sur la tombe du saint, dans l'espoir d'une possible guérison.

L'église est considérée comme un des plus purs monuments de l'architecture romane en Berry. Ce que nous voyons aujourd'hui n'est qu'une infime partie de



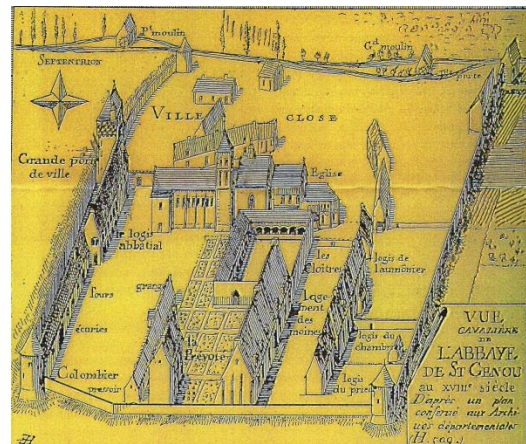
l'édifice initial, car la nef qui menaçait ruine fut détruite en 1676. Ce qui constitue l'église actuelle n'est en réalité que l'ancien chœur des moines. L'extérieur présente un très beau chevet composé d'une abside semi circulaire flanquée de deux absidioles, magnifiquement conservées et

ornées de chapiteaux sculptés dont Gérard Guillaume nous fait un commentaire détaillé. A l'intérieur, un transept tronqué et un chœur ceint d'une élégante colonnade décorée de splendides chapiteaux comportant de nombreux personnages bibliques au milieu de tout un bestiaire.



Quelques-uns ont été longuement décrits par Gérard Guillaume, dont celui représentant d'un côté Daniel dans la fosse aux lions et de l'autre l'Adoration des Mages.

Des bâtiments abbatiaux, il ne reste rien. Avec un plan ancien et un gros effort d'imagination, nous avons pu mesurer ce qu'avait pu être son importance et son rayonnement qui, au fil du temps, déclinerent jusqu'à sa fermeture définitive en 1776. A l'emplacement de l'ancien cloître, quelques massifs de fleurs mêlés de végétaux ont été réalisés en tenant compte de la symbolique que représentait le jardin abbatial médiéval. C'était un endroit organisé comme une cité idéale, l'ordre correspondant au Bien, le désordre au Mal, un massif rond évoquant le Ciel, un massif carré évoquant la Terre.



Le temps a passé et l'heure est venue de regagner Châteauroux, non sans avoir auparavant partagé le verre de l'amitié dans l'unique café du village. Un grand merci aux organisateurs de cette sortie et à notre guide passionné et passionnant qui a su nous faire partager son amour pour l'art roman et découvrir des monuments méconnus, voire inconnus de notre Berry. De l'avis des nombreux participants, ce fut un très bel après-midi, à renouveler, si possible, l'an prochain.

Sortie découverte en Creuse jeudi 4 octobre 2018

Jean-Claude ANDRE

Pour la première fois, les Amis des Musées de Châteauroux avaient inscrit une escapade en Creuse pour leur "journée découverte" d'automne. Cette sortie fut particulièrement réussie et appréciée par notre groupe, fort de 44 adhérents, et ce grâce à un temps superbe digne des plus beaux jours de l'été.



La commune de Soubrebost, proche de la vallée verdoyante du Thaurion, en lisière des monts du Limousin, a ouvert au public depuis quelques années le site dit de la Martinèche qui abrita l'enfance, puis constitua le refuge, le lieu de réflexion et de travail de Martin Nadaud, personnage hors du commun au sein de ce XIX^e siècle fort agité par les crises économiques et politiques.

Ce site aménagé depuis peu offre aux visiteurs la possibilité de découvrir la maison des parents de Nadaud puis sa maison dite du "re-tour" ainsi que le jardin ceint de murs.

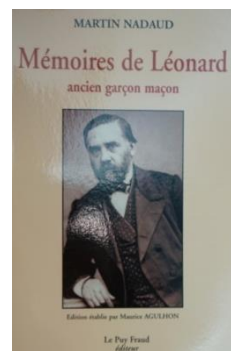
La muséographie mise en place à l'aide de vidéos et de projections actives dans les pièces visitées permet de suivre le maçon de la Creuse célèbre pour sa

répartie : "quand le bâtiment va, tout va.. ". Cet autodidacte embrasse une carrière politique qui le condamne pendant 18 ans à l'exil en Angleterre où il s'exerce à l'enseignement. Puis en 1870, c'est le retour sur sa terre de Creuse. En "homme éclairé", élu député, il s'investit dans un travail législatif (premières lois sociales) et enfin il est nommé préfet de la Creuse à l'heure où la France devient une nation moderne.

Gardons en mémoire les quelques paroles du premier éditeur des Mémoires de Nadaud : "En lisant Nadaud on devient meilleur parce qu'on est en présence d'un ou-

vrier qui a poussé aussi loin que possible l'amour des siens, de son pays et de son métier".

A travers collines et bois aux couleurs de l'été, nous avons gagné la ville d'Aubusson construite à l'abri de la forteresse couronnant la vallée de la Creuse. Nos adhérents ont déambulé dans les vieilles rues bordant la rivière admirant les maisons à colombages, et le pont dit de la Terrade construit au XVI^e siècle avec les pierres du château féodal lieu emblématique de la ville où nous avons réalisé la photo de famille.



Ceci avant de gagner "l'Hôtel de France" au décor ancien ou a été servi un repas chaleureux aux couleurs locales avec daube à la bière de Felletin et gâteau aux noisettes dit " Le Creusois".

Nous avons été accueillis ensuite au Musée Européen au sein de la Cité Internationale de la Tapisserie ouvert au public depuis juillet 2016. Cet ensemble est classé au patrimoine immatériel de l'UNESCO. C'est une réalisation spectaculaire dans cette sous-préfecture de 3500 habitants. Une découverte pour notre groupe qui a pris grand plaisir pendant deux heures de visite avec deux guides exceptionnels qui ont su faire partager, avec simplicité et grande intelligence, leurs connaissances de l'histoire de la tapisserie de la Marche de l'origine à nos jours, des pratiques des métiers à tisser, du savoir-faire des "petites mains" au cours des siècles avant de nous présenter les œuvres accrochées dans la grande salle d'exposition.

A ce dernier propos, nous avons pu admirer entre autres : "les mille fleurs à la licorne" œuvre première du XVI^e siècle , la plus ancienne tapisserie marchoise, les verdure du XVI^e siècle, les tapisseries tirées des œuvres à succès du XVII^e siècle dont "la teneur de Renaud" en cinq pièces racontant les aventures du héros avec la princesse Armide, puis les tapisseries fines du XVIII^e siècle aux teintes remarquablement conservées, les grandes tapisseries du XIX^e siècle avec l'arrivée des tapis noués et des tapis ras, enfin le renouvellement de l'art de la tapisserie au XX^e siècle avec ses peintres cartoniers notamment Jean Lurçat appartenant au groupe des surréalistes. Dom Robert attire l'attention, il composera 150 cartons dans des composi-



tions foisonnantes de vie et de joie. Tout ceci sans omettre les tapisseries de Gromaire, Picasso, Braque, Le Corbusier, Vasarely, Man Ray et la série en cours de fabrication des treize tapisseries pour le "Tolkien Estate" et les dernières créations contemporaines aux couleurs de rêve.

Tous nos adhérents ont félicité chaleureusement l'équipe du Musée et nos deux guides qui eurent droit à un applaudissement d'honneur.

Pour terminer cette journée riche, en suivant la Creuse discrète sous les arbres, nous avons gagné le Mouthier d'Ahun.

Nous étions attendus sur le site par Nathalie, autre guide émérite de la journée. J'insiste sur la qualité des connaissances de cette personne et sur son enthousiasme pour nous faire partager son intérêt pour ce lieu qui a traversé l'histoire de 907 à nos jours en la suivant à partir des six dalles gravées dans le sol résumant les grandes dates de l'histoire de l'abbaye.

En quelques mots, l'abbaye a été fondée par le Comte de la Marche puis après bien des vicissitudes reconstruite au XII^e siècle par les bénédictins de l'Ordre de Cluny. Elle fut en grande partie détruite lors des guerres de religion en 1591 puis reconstruite en 1610, partiellement. Elle devint église paroissiale du village en 1844.

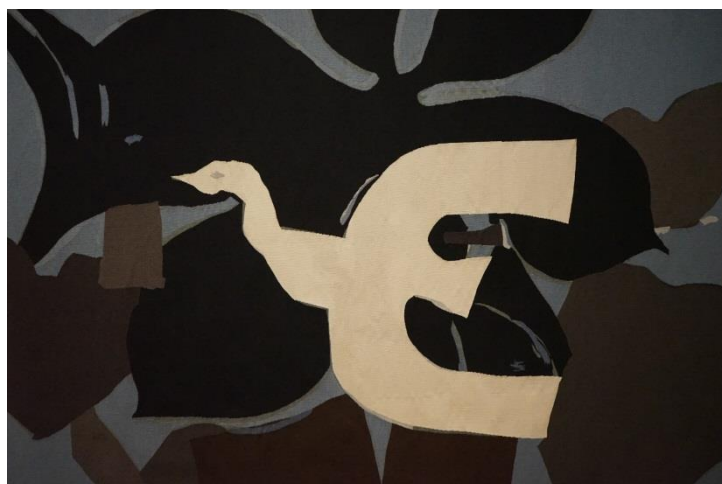
A l'intérieur c'est le chœur qui attire l'attention du visiteur avec ses boiseries qui ont été réalisées par le sculpteur auvergnat Simon

Bouer. Avec talent, la guide nous initia aux somptueux décors de ces boiseries, un des plus beaux exemples de l'art baroque en province au XVII^e siècle. On citera les stalles avec ces portraits sculptés à la fois religieux et profanes, la grille finement ouvragée, le Christ biface la surmontant,

le lutrin avec ses deux lions, et les boiseries conduisant aux chapelles latérales.



Bravo au département de la Creuse qui malgré son handicap démographique sait éveiller l'intérêt de toutes les personnes qui aiment se replonger dans l'histoire, dans la tradition des métiers qu'il s'agisse des maîtres maçons du XIX^e ou des "petites mains" qui tissent patiemment depuis le XVI^e siècle et des guides qui nous ont accompagnés, passeurs d'émotions, qui nous délivrent un peu d'humanité dans ce monde qui en a tellement besoin.





Lithographie aquarellée (Bernard Naudin 1937)

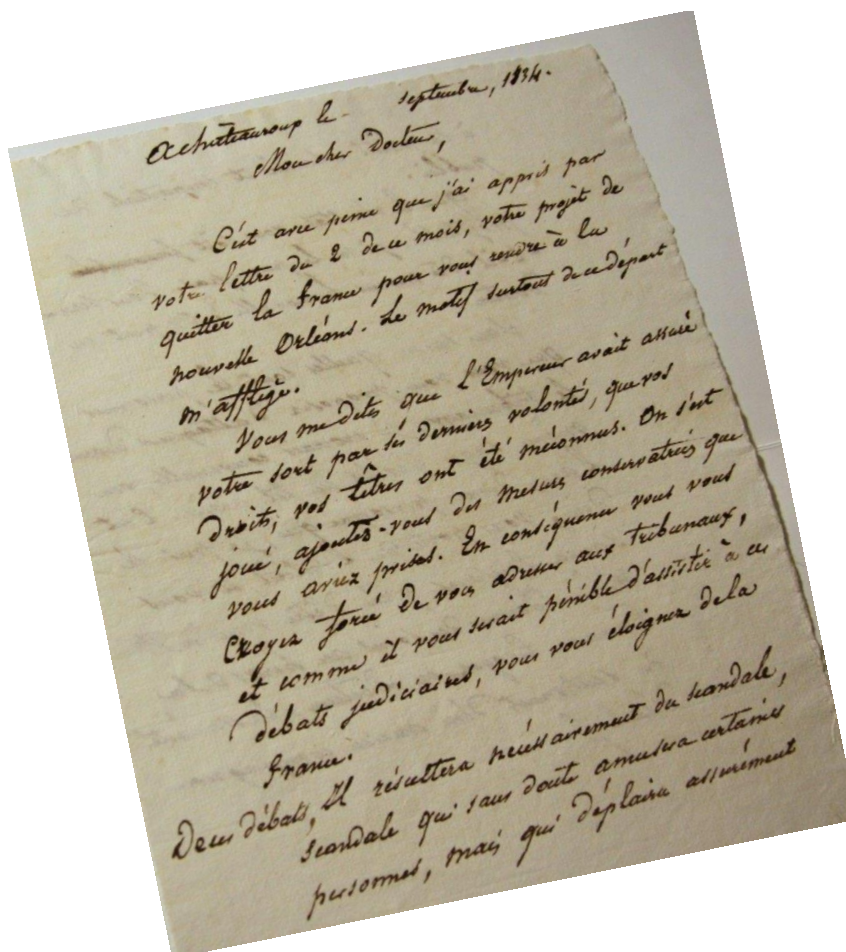
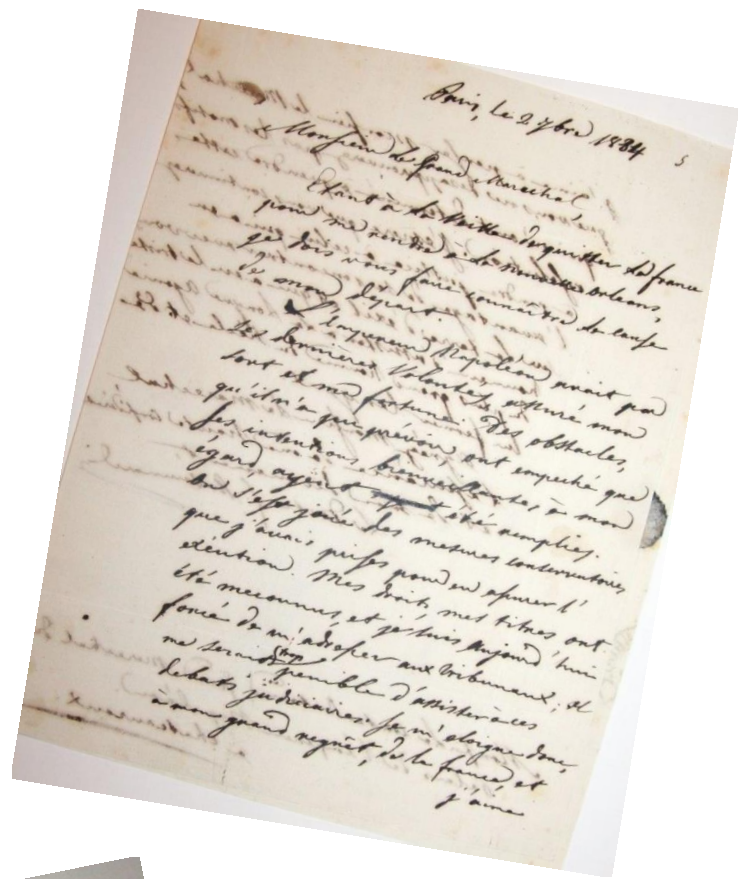
Nous devons cette trouvaille à la diligence de nos amis Emmanuel et Nicole Poucet qui à l'issue de la conférence du 22 novembre ont remis cette acquisition à notre président.



L'association s'est également portée acquéreur d'une correspondance échangée entre le général Bertrand et le Dr Antommarchi.

Paris, 2 septembre 1834 ; 2 p. in-8. Dans cette lettre adressée au général Bertrand, le docteur Antommarchi annonce son intention de partir pour la Nouvelle-Orléans. N'ayant pu obtenir que lui soit versée la pension que l'Empereur lui avait accordée, il fait part de son désir d'attaquer en justice et de se faire une nouvelle situation en Amérique, à La Nouvelle Orléans.

Dans les faits, il exercera sans succès la médecine homéopathique en Louisiane, avant de se fixer à Cuba où il décèdera de la fièvre jaune en 1838.

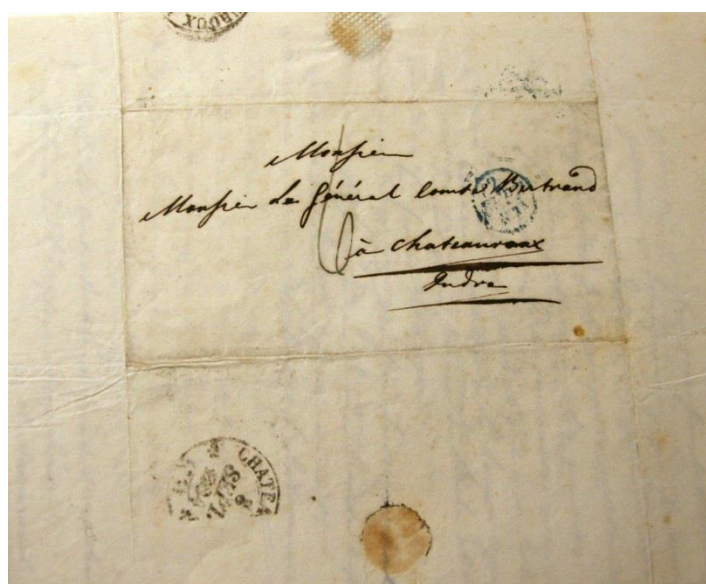
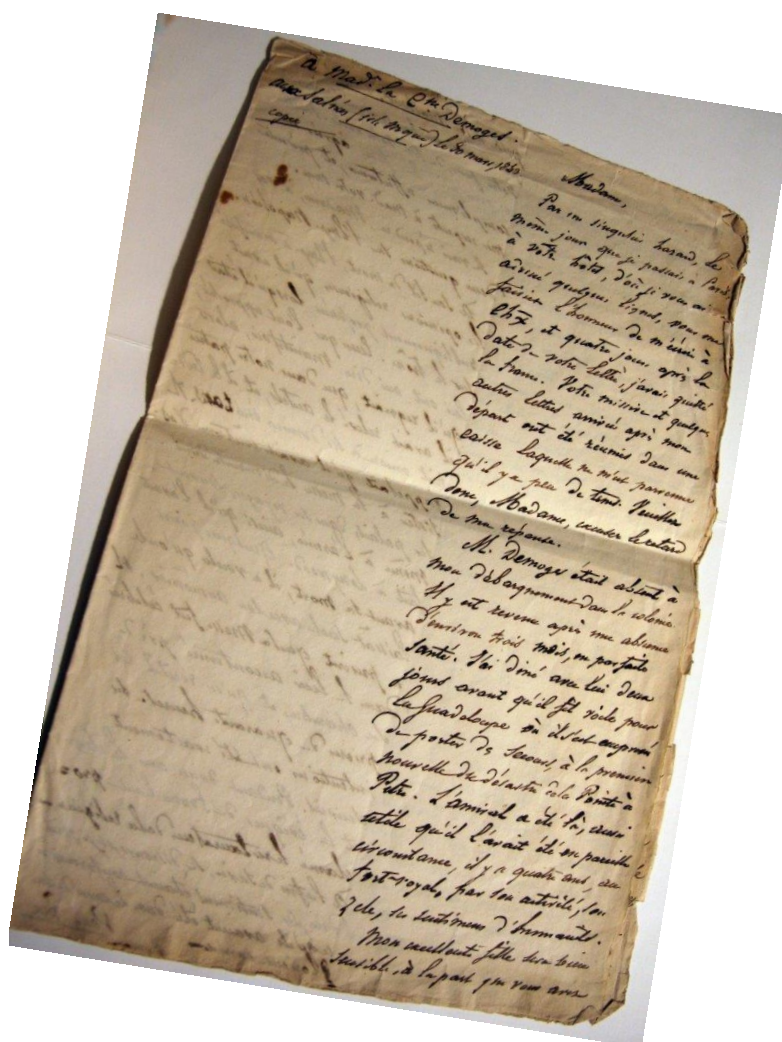


Minute autographe d'une lettre du général Bertrand, septembre 1834 en réponse, lui déconseillant le recours aux tribunaux

Henri Gatien Bertrand
à la comtesse de Moges

Aux Salins (île de La Martinique),
30 mars 1843 ; 4 p. in-folio. Lettre
adressée à la comtesse de
Moges, sur la religion de Napo-
léon :

« À son lit de mort, l'Emp. a mani-
festé les opinions religieuses qu'il
avait publiquement professées
lorsqu'il était sur le trône. Ceux
qui l'ont approché lui ont oui dire
maintes fois alors qu'il régnait
que, dans notre patrie, il avait
relevé les autels []. Quelques
jours avant sa mort, il a voulu
qu'on le laissât seul avec son
aumônier. Il a prescrit que la
messe fut célébrée dans le lieu
accoutumé près de sa chambre
et qu'on récitât les prières de
quarante heures »



« Le fauteuil de Rabelais »
Complément à la visite à Saint-Genou

« Ce fauteuil était conservé dans la sacristie de l'église de Palluau, lorsque le curé jugea à propos de l'offrir à M. Ferdinand Leroy, à l'époque où celui-ci était préfet de l'Indre (1842-1847). M. Leroy le fit déposer aux archives, et des archives il est passé au Musée – 1864 ». (Victor-Alban Fauconneau-Dufresne, dans *Le Berry*, 1876, p 353-357)

C'est une cathédre composée de trois éléments : un coffre avec serrure orné de motifs à plis de serviette équipé d'accoudoirs, surmonté d'un dossier de haute taille décoré d'un arbre de Jessé dont la partie sommitale s'achève par un dais lui-même ornementé d'une petite galerie ponctuée d'un ange à chaque extrémité.

Ce siège était celui du prévôt ou du doyen du chapitre, mais Rabelais l'a peut-être occupé !

Au cours du XIX^{ème} siècle (vers 1840) il a fait l'objet d'une sévère restauration qui permet de dater du XVI^{ème} siècle le panneau portant l'arbre de Jessé et la galerie du dais.



Ce fauteuil est à rapprocher des stalles de Palluau, datées du mariage de Charles de Tranchelion, de Françoise de Silly et de la fondation de la chapelle seigneuriale. L'hommage de Charles pour la seigneurie de Palluau est de 1511 (Archives départementales. Indre, 12 j 12), la fondation

d'une chapelle en l'honneur de Marie-Madeleine par Pierre de Tranchelion, au nom des exécuteurs testamentaires de Charles de Tranchelion est de 1514 (Archives départementales, G186).

Recherche effectuée par Michèle Naturel, Directrice des musées de Châteauroux



